Document généré le 19 avr. 2024 18:35

Séquences : la revue de cinéma

Les fleurs bleues
Refus global

Denis Desjardins

Numéro 307, mars 2017

URI : https://id.erudit.org/iderudit/85250ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Desjardins, D. (2017). Compte rendu de [Les fleurs bleues : refus global]. *Séquences : la revue de cinéma,* (307), 28–29.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les fleurs bleues
Refus global

Andrzej Wajda, mort en octobre dernier, savait-il que ***Powidoki*** *(Les fleurs bleues) serait son ultime opus, le dernier d'une série de plus de 30 longs métrages sur une carrière s'étendant sur quelque 65 années ? En tout cas, on dirait bien là une sorte de bilan, un condensé de ses principales sources d'inspiration. Comme presque toujours chez lui, l'histoire est ancrée dans un contexte historique précis, un moment de crise où des forces antagonistes s'affrontent, avec à la clé un changement d'époque, un bouleversement sociétal.*

DENIS DESJARDINS

Un combat de résistant

C'était le cas, par exemple, de ***Cendres et diamant***, qui se déroule pendant l'armistice de 1945; des ***Noces***, qui évoque une Pologne insouciante à l'époque de l'occupation autrichienne; de ***l'Homme de marbre*** et de ***l'Homme de fer,*** qui annoncent respectivement en 1977 et en 1981 les derniers milles d'un régime qui s'effondrera quelques années plus tard. Mais dès la prémisse des ***Fleurs bleues***, dès les premières images de cette histoire qui s'amorce en 1948, images à la fois lumineuses, festives et apaisantes, c'est au ***Chef d'orchestre*** (1980) que nous pensons, en observant un rapport privilégié entre maître et élèves, et le grand respect que les seconds vouent au premier, un artiste accompli doublé d'un pédagogue exemplaire.

Cet homme, c'est Wladyslaw Strzeminski, théoricien de l'*unisme,* une doctrine qui est en quelque sorte une anti-doctrine, élaborée vers 1925, et qui, pour résumer grossièrement, défend la valeur uniquement plastique de l'œuvre, sans contrainte symbolique ou émotive. Avec ce précepte inédit pour l'époque, Strzeminski tint un rôle important dans le paysage artistique polonais de la première moitié du XXe siècle, le rôle d'un avant-gardiste et d'un anti-conformiste sans précédent. Mais voilà qu'après la Seconde Guerre mondiale, la Pologne, à peine libérée du cauchemar nazi, tombe aussitôt dans le giron soviétique. Dès lors, le nouveau gouvernement du Parti ouvrier polonais n'aura de cesse d'imposer sa propre conception de l'art, c'est-à-dire le fameux « réalisme socialiste », qui sera célébré longtemps de Berlin-Est à Pékin en passant par La Havane. Lors d'une visite impromptue à l'Académie, le ministre de la Culture interrompt un cours sur Van Gogh que donnait Strzeminski, afin d'expliquer devant les étudiants consternés les principes du réalisme socialiste : tout formalisme serait le produit d'une société décadente, et, bien sûr, au service du capitalisme tant honni. Wladyslaw Strzeminski, homme posé et pacifique, semble pourtant être le seul à tenir tête à ce discours réducteur, défendant comme il l'a toujours fait la liberté de l'artiste, son intériorité. « Mais de quel côté êtes-vous donc ? », lui demande un fonctionnaire irrité. « Du mien ! », rétorque le professeur. Ce mot de trop est le début de sa déchéance; cet homme déjà diminué physiquement (il a perdu une jambe lors de la Première Guerre mondiale) perdra petit à petit son influence, sa réputation, sera expulsé des cercles d'artistes et même de l'Académie nationale des Beaux-Arts de Lodz (dont il était l'un des fondateurs !), tout cela pour avoir osé contester calmement le dogme étatique. Le gouvernement ira jusqu'à faire détruire ses œuvres exposées. Ne lui restera que l'appui inconditionnel de son cercle d'étudiants et celui de son vieil ami, le poète Julian Przyboś. À ses étudiants, Strzeminski ne conseille pourtant pas de s'opposer à l'injustice, mais plutôt de continuer à suivre leurs autres cours; Strzeminski n'est pas un meneur, son combat de résistant ne concerne que lui.

Sa descente aux enfers nous fait un peu penser aux déboires de Paul-Émile Borduas et à son célèbre *Refus Global*, qui provoqua, on le sait, la fin de la carrière d'enseignant du peintre automatiste à l'École du meuble de Montréal. Certes, la Grande Noirceur polonaise était plutôt rouge, mais pour le fond on retrouve la même méfiance, sinon la même haine de l'autorité envers toute expression artistique plus ou moins déviante. Le parallélisme ne s'arrête pas là, car Strzeminski semble aussi avoir

Un peu comme Strzeminski, Andrzej Wajda fut lui-même un artiste indépendant, et peut-être le premier dans son pays à réussir à contourner les diktats du pouvoir. Mais contrairement au peintre, il réussit à suivre sa voie...

raté sa vie personnelle; séparé de sa femme, la sculptrice avant-gardiste Katarzyna Kobro (qu'on ne verra presque pas dans le film), ses relations avec sa fille unique sont ardues, voire un peu distanciées, et le fait que celle-ci s'applique à débiter des âneries imposées par le régime n'aide en rien. « Elle aura une vie difficile », admet son père. On ne s'étonnera donc pas alors que ces relations parentales douloureuses puissent ramener le souvenir des ***Enfants de Refus Global*** — le film de Manon Barbeau sorti en 1998.

Les fleurs bleues s'ouvre, on l'a dit, sur des images champêtres gorgées de soleil et de rires, mais bientôt suivies d'une scène particulièrement révélatrice où les rayons de soleil, traversant une gigantesque affiche rouge représentant Staline, viennent baigner de rouge l'atelier du peintre, au point où la toile même où il s'apprête à travailler devient totalement rouge, métaphore qui se passe d'explications. Irrité, Strezminski ouvre la fenêtre et déchire la toile, mais des sbires du régime viennent aussitôt l'arrêter pour insubordination. Le reste du film baigne dans des teintes verdâtres qui rendent l'atmosphère lourde, presque étouffante, avec l'aide d'une musique discrète que Wajda est allé choisir parmi les œuvres de son compatriote Andrzej Panufnik (mort en 1991). La mise en scène sage de Wajda, fluide et classique, évite tout coup d'éclat; ici, les faits parlent le plus souvent par eux-mêmes. Strzeminski, épuisé par ses échecs, meurt en 1952. Sa fin, dont nous nous garderons ici de révéler les circonstances exactes, se veut aussi un acte ultime de création qui tourne court en raison de contraintes presque programmées, contraintes traduisant une totale incompatibilité entre sa démarche artistique et le sujet même de cette démarche.

Un peu comme Strzeminski, Andrzej Wajda fut lui-même un artiste indépendant, et peut-être le premier dans son pays à réussir à contourner les diktats du pouvoir. Mais contrairement au peintre, il réussit à suivre sa voie et, sa notoriété internationale aidant, demeura presque un héros national avant comme après la chute du totalitarisme et l'arrivée au pouvoir de son ami Lech Walesa, en 1990, auquel il a d'ailleurs consacré un long métrage en 2013 : ***L'homme du peuple.***

★★★★

■ AFTERIMAGE / POWIDOKI | **Origine :** Pologne – **Année :** 2016 – **Durée :** 1 h 38 minutes – **Réal. :** Andrzej Wajda – **Scén. :** Andrzej Mularczyk – **Images :** Pawel Edelman – **Mont. :** Grazyna Gradon – **Mus. :** Andrzej Panufnik – **Int. :** Boguslaw Linda (Wladyslaw Strzeminski), Bronisława Zamachowska (Nina), Zofia Wichlacz (Hania), Krzysztof Pieczyński (Julian Przybos). – **Prod. :** Michal Kwiecinski – **Dist. / Contact :** EyeSteelFilm

PHOTO : À ses étudiants, Strzeminski ne conseille pourtant pas de s'opposer à l'injustice